J’ai fait toute sorte de choses excitantes dans ma vie qui sont super le fun, puis c’est grâce aux Forces armées canadiennes.

Mon nom est Caporal-chef retraitée Francine Paquette. Je suis née le 24 juillet 1961 à Montréal. Je voulais échapper à la discipline très sévère de mon père. Je suis tombée dans les Forces armées canadiennes, qui est aussi stricte que mon père, mais j’avais quand même une certaine liberté sur ma vie, une liberté décisionnelle. Mon entraînement de base, ce n’était pas facile parce que je n’étais pas une personne très, très active, mais je suis devenue quand même assez vite, parce que physiquement c’est très dur.

J’ai joint les Forces canadiennes en 1978 en Aviation royale. Au début, j’étais technicienne en moteur d’avion, et j’ai recyclé comme commis à la paie. Le premier cours, c’est un cours de base, c’est sûr qu’on apprend la solde, comment travailler la solde. Ensuite, on va dans d’autres cours qui vont nous montrer d’autres aspects de la comptabilité, c’est des cours de comptabilité dans le fond, mais qui sont prescrits pour les Forces armées canadiennes parce que le système que les Forces armées utilisent n’est pas nécessairement le même système dans le [secteur] civil. C’est sûr que quand moi je me suis enrôlée, on faisait tout à la main sur des - on appelait ça des feuilles de solde manuel et chaque deux semaines on passait au travers de toutes les feuilles de solde qu’on avait. On avait en générale environ 400 membres que je m’occupais la solde. Maintenant, informatisé c’est comme les militaires sont devenus un numéro. Dans les Forces, même si on est comptable, on est soldat avant tout, donc il faut qu’on fasse notre devoir de soldat avant de faire les paies.

J’ai passé quatre ans magnifiques en Europe. C’était la Guerre froide dans ce temps-là. On suivait les Russes, et si les Russes bougeaient un petit peu, mais nous les Canadiens on bougeait, mais pas juste nous, les Canadiens. Les Américains bougeaient, tout le monde – les Alliées – on bougeait tous ensemble. Et souvent ce qui arrivait, c’est que vu qu’on était déjà déployé ou prêt à déployer, ben, il y en a qui partaient en exercice, pouf! Lorsqu’on reçoit l’appel, on a une demi-heure pour arriver à la base, complètement équipé, prêt à déployer. On ne sait jamais si c’est la vraie ou un exercice [un snowball]. On est toujours sur le qui-vive. Ça peut prendre une heure, ou deux, ou trois, avant qu’on sache si c’est un exercice ou si c’est la vraie chose. Ça, ce n’est pas facile à vivre mentalement. On apprenait de différents emplois. Moi, dans ce temps-là j’étais une spécialiste du NBCW [Nucléaire-Biologique-Chimique-Weapon]. Les armes nucléaires, chimiques, biologiques. Écoute, c’est stressant quand on apprend toutes ces choses-là, puis j’ai des amis aujourd’hui qui rient de moi parce que dans ma maison, j’ai un abri qui n’a pas de fenêtres, qui n’a pas rien, qui a de l’eau et de la bouffe. C’est une garde-robe ou ce que je serre des choses normalement, excepté que parmi les choses qu’il y a de serrées ici, il y a une boîte de survie avec mes « sleeping bags » au cas où qu’il arrive quelque chose, qu’on s’est pris, au moins, on a une place à se réfugier. Ça ne veut pas dire qu’on va survivre longtemps, mais on a une petite place à se réfugier.

C’est en 1997 que j’ai été déployée en Haïti d’Ottawa. J’ai rejoint le 2e [bataillon] du Royal 22 Régiment. Ils se sont rendu compte une fois en terrain qu’il leur manquait un employé, il leur manquait un commis, donc ils ont demandé à Ottawa d’envoyer un commis vite. Et j’étais déjà qualifiée, déjà entraînée, donc ils m’ont envoyé vite. Ça a pris comme une semaine puis je partais, j’ai reçu l’offre, et une semaine plus tard j’étais partie. Ça a été difficile un petit peu sur ma famille. À l’époque, j’avais un enfant, mais heureusement ma mère demeurait chez moi, donc j’ai pu déployer quand même assez facilement. Ce qui a été dur pour ma fille, à ce moment-là, c’est que son père était en Croatie en même temps où moi j’ai déployé en Haïti. Ça faisait déjà six mois que son père était en Croatie, puis son père a passé un an là-bas. Puis moi j’ai déployé, fait que pauvre petite chatte! Elle n’avait pas de parents pendant cinq mois à la maison. Puis j’ai une photo quelque part de ma fille qui gradue de la maternelle puis qu’au lieu d’avoir ses parents avec elle, elle a deux énormes bouquets de fleurs qui représentent papa et maman. Fait que, c’est ça.

Nous, on a été déployé là-bas pour aider la police haïtienne, lui montrer à faire leurs jobs, à faire le travail de policier. Puis d’après ce que mes amis m’ont dit, tout était beau quand on était avec eux, ils faisaient leurs jobs pas de problèmes, mais aussitôt qu’on les quittait, ils se cachaient. C’est sûr que les gens de Haïti ont été très mal traités, souffrent énormément, sont peureux, ils ne font pas confiance facilement aux gens - ils sont très accueillants par contre, mais ils ne font pas confiance. Quand on lit l’histoire de ce qui est arrivé en Haïti, je les comprends. L’histoire fait qu’ils ont été dépouillés de leurs biens. Tous les gens qui vivaient à l’extérieur de Port-au-Prince ont été demandés de venir à Port-au-Prince par le gouvernement parce qu’ils étaient là pour leurs donner des choses, puis finalement ils les ont carrément volés et ils les ont laissés à eux-mêmes.Les gens vivent dans des boîtes de carton sur le bord de la plage. Et moi, j’ai été horrifiée quand j’ai vu ça la première fois. Nous, on a des bancs de neige de six pieds de haut, eux, ils ont des bancs de poubelle de six pieds de haut. Les cochons de promène là-dedans et mange. Ça a été un vrai choc culturel.

C’est sûr qu’avant de partir en mission avec les 22, ils m’ont dit : « Oh, non, non, tu enlèves ta montre, tu t’enlèves ta chaîne, tu t’enlèves ça. Tu vas te les faire voler. » J’ai dit : « Ben, voyons donc, c’est d’après moi. » « Non, non, tu vas te les faire voler. » C’est une réalité de la vie là-bas. Les gens volent, ils n’ont pas le choix, pour manger ils doivent voler. Parce qu’ils sont comme ça : « Mon ami canadien, mon ami canadien, donne-moi de l’argent pour manger. » Puis si on ne leur en donne pas, leurs pères les frappent par après. J’ai trouvé ça vraiment, c’est pour ça… ça t’ouvre les yeux, et on se rend compte qu’on est vraiment privilégié de vivre au Canada.

On parlait beaucoup avec les Haïtiens, parce que sur notre camp on avait beaucoup d’Haïtiens qui travaillaient sur le camp parce que le Canada on est reconnu pour ça, on engage localement, fait que les femmes de ménage étaient des femmes haïtiennes. Tous les dimanches, on avait un genre de marché aux puces, tous des Haïtiens qui venaient sur la base pour vendre leurs trucs, on côtoyait les Haïtiens quand même assez régulièrement. Oui, l’adjudant travaillait avec un interprète, mais pas nous. Quand même, la langue haïtienne est quand même assez facile à apprendre. Je vous donne un exemple : « Comment ça va » ça se dit : « koman ou ye ». C’est quand même assez facile, si l’on porte attention un petit peu, on peut apprendre assez rapidement la langue. C’est sûr que nous, on aurait préféré travailler en t-shirt, l’adjudant-maître ne voulait pas, donc on travaillait en full habit de combat, il faisait très chaud, à l’ombre. Écoute, mais je suis allé en été – à l’ombre il faisait 42 degrés Celsius - à l’ombre! Donc ceux qui travaillaient sur le tarmac à vider les avions quand les avions arrivaient, il pouvait faire du 48-49 degrés Celsius, c’était excessivement chaud. L’été là-bas, c’est le temps des moussons, fait que tous les soirs à peu près à la même heure, on recevait une tonne d’eau, fait qu’on marchait pendant une heure ou deux ou trois dans à peu près un pied et demi, deux pieds d’eau, parce que le sol est tellement sec qu’il n’absorbe pas l’eau. ¨Puis quand il y a de l’eau comme ça, les tarentules sortent. Fait qu’il fallait jouer avec des tarentules un petit peu.

Quand je suis revenue au Canada, c’est ma fille qui a vécu le choc culturel. Je me suis rendu compte qu’au Canada on est privilégié. On a tout ce qu’on veut, et j’ai mis un peu les freins sur certaines choses dans la vie de ma fille parce que je me suis dit : « Tu en as trop, tu ne sais pas c’est quoi la misère, c’est peut-être temps que tu apprennes c’est quoi. »

C’est sûr que quand on passe plusieurs mois loin de la maison, c’est négatif. Nous, on est occupé à faire un travail, notre famille s’ennuie. Le gros point négatif c’est que les familles, c’est eux qui souffrent le plus. C’est eux les gens extraordinaires. Ça prend des gens formidables pour accompagner un militaire dans sa carrière. Parce qu’eux-mêmes, s’ils sont à la maison, ils sont toujours dans la même routine, nous, on n’est pas là. Et quand on revient, on ne peut pas reprendre notre place immédiatement. Il faut tranquillement reprendre notre place. C’est une adaptation constante pour la famille.

Ce qu’on vit dans les Forces armées, ce n’est pas pour tout le monde. C’est une vie merveilleuse, mais ce n’est pas facile. Ce n’est pas facile physiquement, ce n’est pas facile mentalement, ce n’est pas facile sur nos proches. Moi, je n’ai jamais vraiment parlé de ma carrière militaire à ma famille proche. Quand je vais en mission, je mets ça dans un petit tiroir et je me dis : « Ce n’est pas ma réalité, ce n’est pas ma vie, je suis ici pour les aider », donc ça ne m’affecte pas trop. Ou je devrais dire, ça ne m’a pas trop affecté. Aujourd’hui, ça m’affecte un peu plus. Aujourd’hui, je vis… puis là on parle de presque 20 ans plus tard, parce que j’ai pris ma retraite en 2001. Mais présentement, je vis des émotions que je n’ai jamais vécues avant. Présentement, je suis suivie par une personne pour apprendre à gérer ces émotions-là, parce que ce sont des émotions que je n’ai pas eues, et ça vient peut-être de mon service militaire. J’ai fait un rêve dernièrement où on était en guerre nucléaire, fait que, ça vient de l’Europe, probablement que j’ai rêvé un snowball. Ça c’est des choses, c’est normal, ça vient nous reprendre à moment donné, et c’est normal.

Intervieuwer : « Comment tu t’es réhabituée à la vie au Canada après ta mission? »

Je ne suis pas encore habituée. Je suis incapable de travailler avec les gens civils, parce qu’ils sont désorganisés. Je suis incapable. J’ai essayé de travailler dans plusieurs bureaux et moi je suis le genre de personne, lorsque je quitte mon bureau le soir, le bureau, il n’y a rien qui traîn. Il n’y a rien qui est à la vue. Tout est rangé à sa place. Chaque chose a sa place, chaque place a sa chose. Les gens civils je ne sais pas comment vous faites pour fonctionner. Souvent, les filières traînent un peu partout, ce n’est pas rangé, ils manquent des bouts, il y a des bouts de papier qui n’ont pas rapport. En tout cas, je suis encore en train d’essayer de m’habituer à la vie civile, à la vie normale au Canada, en tant que non-militaire.